

Supplément au SOP n° 79, juin 1983

LE PROBLEME OECUMENIQUE

A LA LUMIERE DE L'EXPERIENCE ANTIOCHIENNE

Conférence du patriarche IGNACE IV d'Antioche  
à l'Institut catholique de Paris,  
le 2 juin 1983

texte intégral

Document 79.B

## LE PROBLEME OECUMENIQUE A LA LUMIERE DE L'EXPERIENCE ANTIOCHIENNE

---

De plus en plus, théologiens et historiens de l'Eglise pensent que la division la plus grave, dans la destinée du christianisme, est celle qui, peu à peu, du 11ème au 13ème siècles, a séparé l'Occident et l'Orient. En particulier, c'est cette division qui, pour avoir quelque peu occulté, dans le monde latin, la dimension pneumatologique de l'Eglise, expliquerait les schismes du 16ème siècle. D'où la nécessité où nous sommes de guérir cette blessure décisive pour mettre en quelque sorte les communautés chrétiennes en état de "réintégration en chaîne", afin que l'Eglise recomposée puisse porter, au coeur du nihilisme contemporain, le témoignage de la résurrection et d'abord de sa propre résurrection ! Pour dire ce "il n'y a pas de néant", dont Malraux, génie habité d'angoisse, attendait qu'un prophète osât enfin le proclamer : et nous savons bien que ce ne sera pas un prophète, mais l'Eglise toute entière prophétique.

Or l'Eglise orthodoxe, sans laquelle, il faut l'affirmer tertium non datur, l'Eglise orthodoxe est encore peu connue en Occident. Et dans cette Eglise, le Patriarcat d'Antioche, cette Eglise d'Arabes chrétiens, semble encore moins connue. C'est pourquoi je voudrais vous parler aujourd'hui au nom de ce patriarcat, et, par là-même au nom de tous les chrétiens d'Antioche, divisés et pourtant unis. Oui, vous parler, ou plutôt tenter de donner la parole à une Eglise oubliée, voilée au regard des Eglises-soeurs d'Occident qui, trop longtemps, n'ont vu en elle qu'un champ de mission et de conquête, la divisant plus encore et, par là-même, contribuant à la voiler aux yeux de ses frères les plus proches, ces Arabes musulmans au milieu desquels elle vit, et pour lesquels elle doit humblement témoigner et prier.

De nos jours, dans cette sphère antiochienne, un oecuménisme original se développe. Il le fait dans le cadre régional et c'est comme tel qu'il est maintenant reconnu par le mouvement oecuménique mondial. Déjà il dépasse les agencements de la diplomatie ecclésiastique pour aborder les problèmes de communion, pour tendre vers une situation pré-conciliaire. Quel peut être dans cette situation le rôle du patriarcat d'Antioche, à la destinée duquel Dieu m'a appelé à présider collégialement, Patriarcat qu'on appelle grec, pour marquer son appartenance à la pan-orthodoxie ? Tel est le sujet que je voudrais aborder aujourd'hui. Je présenterai d'abord cette Eglise. J'essaierai ensuite de lancer, pour tous les chrétiens d'Antioche, l'appel à une convergence créatrice.

## I - LE DESTIN

Pour éclairer le destin du Patriarcat d'Antioche, il faut évoquer successivement un génie spécifique, de tragiques déchirements, enfin le renouveau contemporain.

### - Le génie d'Antioche : l'histoire.

On le sait, l'Eglise d'Antioche est l'une des toutes premières communautés chrétiennes, fondée, bien avant Rome, par les apôtres Pierre et Paul, qui s'y affrontèrent et dont le conflit fut tranché par le concile des Apôtres. C'est à Antioche, nous dit le Livre des Actes, que les disciples de Jésus, les adeptes de la "Voie", ont, pour la première fois, été nommés "chrétiens".

L'Eglise d'Antioche, dès ses premiers développements, s'est trouvée placée sous le signe de la pluralité. Pluralité ethnique, culturelle, linguistique. Pluralité des expressions liturgiques et théologiques. Située aux confins orientaux de l'Empire romain, puis romano-byzantin, Antioche a lancé ses missions vers l'est et le Nord-Est, bien au-delà des frontières. Le génie grec, le génie sémitique et le génie caucasien se rencontraient dans son ère.

Ce qu'on appelle assez improprement l'école d'Antioche exprimait, dans un grec qui était avant tout une langue véhiculaire, une problématique profondément biblique et évangélique. Ecole d'exégèse, si l'on veut, mais selon une typologie qui fait de la Bible toute entière un sacrement du Christ. Ecole attachée à la concrétude de Jésus, mais sans jamais séparer son humanité de la divinité du Verbe, ni de notre propre humanité, dont elle est "consubstantielle". Saint Jean Chrysostome, qui fut diacre et prêtre d'Antioche avant d'être archevêque de Constantinople, refusait d'isoler le "sacrement de l'autel" de celui "du frère", "du pauvre", cet "autre Christ", disait-il avec le 25ème chapitre de Matthieu. De même qu'il refusait de distinguer, si peu que ce fût, le corps crucifié et glorifié de Jésus, son corps sacramentel, son corps ecclésial. Le prêtre à l'autel est, lui aussi, lui d'abord, dit-il, "un autre Christ". Le Corps du Christ est un espace de Pentecôte, et la tradition syriaque voit le "feu et l'Esprit" dans l'eucharistie elle-même. Avec ce christianisme beaucoup plus sémitique, beaucoup moins hellénique que ne devait l'être le christianisme latin, c'est une anthropologie unitaire qui l'emporte : l'intellectualisme évagrien s'efface devant la notion macarienne - et biblique - du "coeur" comme centre d'intégration et d'ouverture du tout de l'homme.

Durant la brève période proto-byzantine, puis encore au lendemain de la conquête islamique - paradoxalement protectrice contre les Basileis iconoclastes -, Antioche réalise pour l'ensemble du monde chrétien la synthèse des élaborations patristiques : soit qu'elle en fasse, pour le peuple, une théologie de célébration - et c'est la grande création hymnologique du 6ème au 8ème siècle -, soit qu'elle inaugure déjà la ré-

flexion proprement byzantine sur la déification, avec Maxime le Confesseur, sans doute un Arabe du Golâ<sup>ve</sup>, (ce qui expliquerait l'étrangeté de son grec) et, bien entendu, Saint Jean Damascène.

Puis est venue la longue coexistence avec l'Islam interrompue seulement, pour la région nord du Patriarcat, par la brève reconquête byzantine des 10-11ème siècles, qui entraîna le passage à la liturgie de Constantinople : au fond un prêté pour un rendu, si l'on se rappelle le rôle des Syro-Palestiniens dans l'élaboration de l'hymnologie byzantine, et que la liturgie eucharistique la plus utilisée dans ce rite est celle de Saint Jean Chrysostome.

Simultanément, et tandis que le syriaque devait se maintenir, dans certaines régions du patriarcat, jusqu'aux 16ème ou 17ème siècles, un processus irréversible d'arabisation s'accomplissait, l'arabe devenait la langue de la théologie et de la liturgie. Dès le temps des premiers Omayyades, un Théodore Abû Qurra, successeur immédiat de Saint Jean Damascène, s'exprime en arabe. A la fin du 12ème siècle, le patriarche grec-orthodoxe d'Antioche, Théodore IV Balsamon, un canoniste réputé, répond positivement à une consultation du patriarche d'Alexandrie lui demandant s'il lui était permis de faire célébrer la liturgie en arabe pour les nombreux "Syriens" établis sur son territoire ...

Tôt passée sous la tutelle de l'Islam, cette Eglise n'a jamais été établie, elle n'a jamais connu de régime de chrétienté, elle n'a jamais subi les tentations du triomphalisme ou du messianisme. Sa condition, combien kénotique, fut celle de la Dhimma, la "protection" accordée par l'Islam aux "gens du livre", une sorte d'autonomie interne sous tutelle, qui transforme l'identité religieuse en identité sociologique marginalisée.

L'autre, désormais, c'était le musulman. C'est devant lui qu'il fallait justifier son existence. Les écrits théologiques chrétiens rédigés en arabe, durant les premiers siècles de l'empire musulman, sont d'apologie et de controverse. Toutefois, contrairement à ceux des Pères apolo-

gistes d'avant Nicée, ils ne réclament pas pour les chrétiens l'accès au droit commun - comment aurait-il pu être commun puisqu'il était islamique ? -, ils se réfèrent à la révélation divine, à laquelle croient aussi les musulmans. Dans cet univers de foi, l'apologétique chrétienne ne s'est pas fondée sur quelque "droit naturel", mais sur la foi commune au Dieu unique, au jugement et à la résurrection finale.

Mais sans jamais transiger sur la Bonne Nouvelle, sur la grande théologie des Pères : "Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse se faire Dieu". Jean Damascène a précisé la théologie de l'icône. Le courant spirituel de fond, jusqu'à aujourd'hui, dénonce l'esclavage de la loi, ouvre à l'homme la liberté de l'amour créateur, dans l'Esprit. La kénose de l'Eglise, face au docétisme musulman qui nie la croix, n'a cessé de méditer le mystère du Dieu souffrant, du Dieu crucifié qui nous rejoint dans la dérélition la plus extrême pour subvertir la mort et nous ressusciter.

A l'époque moderne, contre la domination ottomane à la fois pesante et décadente, ce sont les chrétiens arabes ou arabisés, qui ont sauvé l'arabe culturel pour en faire une langue moderne, littéraire et scientifique. Ce sont les chrétiens, arabes ou arabisés, qui ont pris la tête de la Nahda, la renaissance arabe, dans l'espoir, aujourd'hui fragile, de l'avènement d'une société laïque, voire socialiste, où chaque citoyen le serait à part entière, quelle que soit son appartenance religieuse. Dans l'espoir aussi, plus difficile mais plus réaliste, d'une rencontre en profondeur entre Islam et Christianisme.

D'où l'importance, pour notre Eglise, de l'existence et de la pleine indépendance d'un Liban pluraliste. D'où son attention passionnée, - compatiente - pour la destinée du peuple palestinien, qui compte aussi bien des chrétiens que des musulmans. D'où son intérêt pour la vieille ville de Jérusalem, non seulement à cause des "lieux saints" qu'elle renferme, mais parce que c'est une ville arabe, musulmane et chrétienne, et que l'église de Jérusalem, pour nous, ce ne sont pas d'abord des pierres, mais bien des hommes, ces pierres vivantes.

Dans le drame actuel du Proche-Orient, nos fidèles ont adopté une attitude de non-violence, de compassion active envers les souffrances de notre peuple, d'effort inlassable pour la réconciliation.

Mais il est tragique, je le répète avec force : il est tragique, que l'Eglise d'Antioche, la plus sémitique, la plus proche du judaïsme pour la mystique, la sensibilité, la pensée, ne puisse pour l'instant étendre à cette religion son effort de pacification et de dialogue. Nous ne pouvons oublier la ville arabe de Jérusalem annexée, la Cisjordanie peu à peu colonisée, le Liban pesamment occupé. Le dialogue, ici, a un préalable de justice.

#### - Le génie d'Antioche : la spiritualité.

Cette longue histoire est donc celle d'une irrépressible fidélité, à travers d'incroyables discontinuités culturelles. Une spiritualité se précise, en vivante unité avec celle des Apôtres et des Pères. Car les discontinuités furent culturelles, nullement religieuses : nous ne trouvons rien ici qui ressemble aux grands "décrochements" occidentaux, la réforme grégorienne avec passage d'une ecclésiologie eucharistique à une ecclésiologie universaliste et centralisée, la scolastique qui marginalise la théologie mystique au profit d'une théologie qui se veut scientifique, la Réforme et la Contre-Réforme qui mettent l'accent sur la justification, inaugurant cette tragédie de la liberté et de la grâce qui ravagera l'Occident moderne.

La théologie antiochienne apparaît à la fois apophasique et symbolique, une poétique du mystère en pleine cohérence avec l'expérience liturgique et l'intériorisation de la liturgie par l'ascèse et par la prière. Saint Jean Chrysostome termine ses Homélies sur l'Incompréhensibilité de Dieu par un long appel à la prière, seule capable d'ouvrir l'intelligence au mystère. Une théologie, donc, non de saisie rationnelle, mais de saisissement contemplatif. D'où l'importance d'une part de la liturgie, où la pensée s'accomplit en doxologie, où l'Eglise revit la mort et la résurrection de son Seigneur, qui seules peuvent donner sens

à la passion aveugle de l'histoire. Car l'histoire, devenant kénose de l'Esprit, kénose de l'Eglise, se voit mystérieusement fécondée par la résurrection. D'où l'importance d'autre part de l'hagiographie, de la sainteté comme lieu théologique, car il y a, indiscutable, un ministère de la sainteté.

Spiritualité, donc, de la kénose et de la lumière : kénose de l'Eglise, kénose de cette terre gorgée de sang, kénose de Beyrouth écrasée par les bombes. Mais de la croix jaillit la "lumière de la vie", celle qui s'inscrit dans l'amour quotidien, humble, répétitif ou inventif...

Orthodoxie d'Antioche, celle de la Parole plus que de l'icône, celle de la Parole, inséparablement, d'amour et de justice, de même que les appels si concrets à la libération humaine des prophètes hébreux du 8ème siècle avant le Christ sont inséparables des Béatitudes. Alors, au-delà de l'opposition de la Parole et de l'icône, on comprend que tout homme, qu'il faut servir dans la justice, constitue la véritable icône, l'ir-réductible "image de Dieu".

#### - Les déchirements

Evoquer l'histoire de l'Antioche chrétienne, c'est évoquer aussi l'histoire de ses déchirements, puisqu'elle se compose aujourd'hui de cinq Eglises pleinement structurées, disposant chacune de son patriarche, de son synode, de ses évêques, avec ses variantes dans le symbole de foi, l'expression liturgique, la structure canonique, tandis que leurs fidèles se trouvent dans un voisinage constant, souvent dans les mêmes quartiers, les mêmes villages, voire les mêmes familles, et que leur condition de minoritaires aux marges de l'Islam leur donne et leur donnera de plus en plus la conscience d'être d'abord, et ensemble, chrétiens.

Les premières divisions, du 5ème au 8ème siècles, sont nées de différences culturelles difficiles à assumer dans l'ambiance d'une sacrali-



sation croissante, celle de la religion populaire où les mots et les gestes prenaient une importance presque magique. Situation que la tradition "plurielle" des élites antiochiennes aurait peut-être surmontée si n'étaient intervenus, pour tout aggraver, puis pour tout immobiliser, des puissances extérieures à la région, les Byzantins, les Sassanides, enfin et surtout l'Empire musulman.

Aux 5ème et 6ème siècles, le refus du concile de Chalcédoine exprime fondamentalement la difficulté de la culture syriaque à assimiler les catégories helléniques de nature (physis) et de personne (hypostasis), en voie pourtant de transmutation radicale au creuset de la révélation biblique (mais la transmutation ne sera pleinement manifeste qu'au 5ème Concile OEcuménique, c'est-à-dire trop tard). L'approche syriaque est celle du réalisme mystique, qui souligne l'unité et l'interpénétration, en Christ, du divin et de l'humain. Le même terme - physis - est ainsi pris dans deux structures de conceptualité : du côté chalcédonien, il désigne la spécificité du divin, ou de l'humain, unis dans la personne du Christ. Du côté non-chalcédonien il désigne la réalité globale, divino-humaine, du Verbe incarné.

L'opposition aurait pu être surmontée si n'étaient intervenues des facteurs socio-politiques de plus en plus contraignants : la répression byzantine, l'affrontement des Byzantins et des Perses (on était monophysite ou chalcédonien à l'Ouest, donc nestorien à l'Est), puis la main-mise musulmane sur la majeure partie du "diocèse" d'Antioche, avec gel de la situation de fait, c'est-à-dire l'existence, sur le même territoire, de deux hiérarchies. Précédent qui permit aux Maronites, un siècle plus tard, de constituer une troisième Eglise d'Antioche, qui s'unit à Rome au moment des croisades. Ce groupe syriaque, qui migra jusqu'à la montagne libanaise, tenait en effet à se différencier doublement : des Syriaques non-chalcédoniens, puisqu'il confessait le dogme de Chalcédoine, et des chalcédoniens non-syriaques, puisqu'il entendait préserver sa spécificité linguistique ...

A l'époque moderne, les séparations eurent une autre cause. Elles sont venues de la dénivellation économique et culturelle qui jouait désormais au profit de l'Occident, et du dynamisme conquérant des grandes Eglises occidentales, surtout l'Eglise catholique romaine. Missionnaires latins, plus tard anglo-saxons, ne manquaient ni de générosité, ni de culture, .. ni d'argent. Mais ils ignoraient tout de l'identité des Eglises orientales. Ils n'ont pas vu des Eglises, mais des "chrétiens", individus ou communautés parfois léthargiques, qu'ils ont voulu ranimer en les intégrant à des corps ecclésiastiques étrangers. Pour Rome, le problème est plus grave. Après l'échec de l'union de Florence, après surtout le concile de Trente, et dans l'immense mouvement de reconquête déclenché par la Contre-Réforme, Rome a renoncé à considérer l'Orient chrétien comme faisant partie de la même Eglise, où les difficultés auraient pu être surmontées ensemble dans le cadre d'un concile vraiment oecuménique. L'Eglise romaine a tenté alors d'absorber graduellement l'orient en créant les Eglises orientales unies, Eglises finalement moins unies qu'annexées, puisque, en vertu de la nouvelle ecclésiologie romaine, elles ont été rattachées au Patriarcat d'Occident et directement gouvernées par le pape à travers congrégations et dicastères romains...

Je l'ai déjà dit : on est loin de comprendre en Occident, on est loin de comprendre dans l'Eglise catholique, ce que les trois derniers siècles ont creusé de blessures dans le coeur des Eglises orthodoxes et orientales. Ces Eglises, affaiblies par la dhimma et par le poids très lourd de la domination ottomane, vivaient par la liturgie et par une humble et quotidienne sainteté, mais semblaient peu capables de s'exprimer au niveau culturel. Elles ont vu arriver avec confiance les missionnaires catholiques. Le Patriarcat d'Antioche avait montré la plus grande réserve lors de la séparation de 1054. Il avait beaucoup donné, à Rome comme à Constantinople, en ce qui concerne la foi, la liturgie, l'hagiographie. Sur son territoire, on avait observé très longtemps des phénomènes de double communion. La déception ne fut que plus grande, aggravée encore au 19ème siècle par l'action des missionnaires protestants. Au lieu de nous aider à nous renouveler, les puissantes Eglises

d'Occident ont cherché à nous "convertir" et ont constitué à nos dépens des Eglises uniates, latines et protestantes. Est-ce en la divisant qu'on aide une Eglise à se rénover ?

D'où l'apparition et la persistance d'une méfiance profonde, que seuls des faits, des gestes, des comportements pourront surmonter, tandis que les paroles les mieux intentionnées, souvent, ne font que l'accroître.

Quoi qu'il en soit, la formation de deux Eglises unies à Rome, - l'une melkite, l'autre syriaque -, a porté à cinq le nombre des branches de l'arbre antiochien, à quoi s'ajoutent quelques racines adventices protestantes. Soulignons-le pour achever cet historique des divisions : bien des drames auraient été évités si, chaque fois, un concile antiochien avait pu se tenir, libre de toute pression extérieure. C'est une leçon pour l'avenir.

#### - Le renouveau

Le miracle, dans ce contexte, c'est le renouveau contemporain du Patriarcat grec-orthodoxe. Au début de la Seconde Guerre mondiale, à la fin du mandat français sur la Syrie et le Liban, notre Eglise semblait assoupie, réduite à sa seule sociologie, une pièce dans le puzzle politico-religieux du Proche-Orient. Quelques amis, des étudiants, clercs et laïcs, - c'est pour moi un souvenir personnel -, découvrent alors, en pleine guerre, les puissances latentes de l'Orthodoxie, notamment en lisant, en traduction française, les ouvrages des grands théologiens et philosophes religieux de l'émigration russe. En 1942, nous avons fondé le Mouvement de Jeunesse orthodoxe du Patriarcat d'Antioche, le M.J.O. Mouvement prophétique, non pas en marge mais au coeur de l'Eglise : et d'abord par une pratique régulière de la communion eucharistique, alors très rare, et dont nous avons retrouvé la dimension communautaire. L'effort fut inséparablement de catéchèse, de pastorale, d'approfondissement spirituel, d'une réflexion théologique à la fois traditionnelle et présente aux problèmes du monde contemporain. En somme, c'est la

dimension pneumatologique de l'Orthodoxie que nous avons tenté d'éveiller ! Tout en cherchant à préciser la spécificité antiochienne, nous nous sommes volontairement insérés dans l'universalité orthodoxe : certains, comme moi, sont venus étudier à l'Institut Saint-Serge à Paris, et le MJO a joué un rôle décisif pour la création et le développement de Syndesmos, qui fédère à l'échelle mondiale les mouvements de jeunesse orthodoxes ; nous avons accueilli aussi des spirituels et des théologiens venus d'Europe occidentale, comme le Père Lev Gillet, - "Un moine de l'Eglise d'Orient" -, qui a écrit au Liban ses livres les plus ecclésiaux, notamment un admirable commentaire de l'année liturgique byzantine... Des jeunes gens de Beyrouth se rendaient régulièrement dans les villages de la montagne qui n'avaient plus de prêtres, instruisant les enfants, faisant prier le peuple. Aujourd'hui les membres du MJO se dévouent inlassablement à un travail d'aide sociale, dans un Liban ravagé par la guerre ... Bientôt des prêtres sont sortis de ses rangs, et des moines, alors que toute vie monastique avait cessé dans notre Eglise, et des évêques, et, pour finir, le patriarche ! En 1970, nous avons inauguré un institut de théologie à Balamand, sous le patronage de Saint Jean Damascène. Nous faisons un grand effort pour donner un dynamisme renouvelé à l'institution synodale, pour désigner des évêques proches du peuple, pour dégager peu à peu l'Eglise des pesanteurs sociologiques afin qu'elle puisse entièrement se vouer à sa mission spirituelle : de témoigner de la foi par l'amour actif et la paix ...

Aujourd'hui la maison d'édition An-Nour, la "Lumière", est devenue la plus importante de la région pour la publication de textes chrétiens en langue arabe, et toutes les branches de l'Eglise d'Antioche en profitent, à commencer par nos frères maronites. Une pensée originale s'ébauche, soit qu'elle réponde, avec un Costi Bendaly, au défi des sciences humaines, soit qu'elle approfondisse le kérygme pour la rencontre des religions, surtout de l'Islam, avec le Métropolite Georges Khodr'.

Notre désir en effet est de nous intégrer pleinement dans l'arabité, d'ébaucher ce que le Père Jean Corbon, dans un livre que j'ai tenu à traduire moi-même en arabe, nomme justement l'Eglise des Arabes. Mais cela, nous ne pouvons le faire seuls, le fait que je mentionne Jean Corbon le prouve, puisque c'est un prêtre de l'Eglise grecque-catholique.

La destinée de notre Eglise trouve sa signification, aujourd'hui, dans un appel.

## II - L'APPEL

Dans la situation actuelle, les Eglises du Proche-Orient restent paralysées par la peur. La peur les amène à se replier sur une identité parfois narcissique, sur un cloisonnement qui risque d'accélérer ce dont elles ont peur : leur propre dépérissement par extinction, émigration, extermination. Chacune a peur des autres et redoute d'être annexée, selon un processus d'uniformisation. Toutes ont peur de la majorité musulmane et leur division même retarde l'affirmation d'une Eglise des Arabes qui seule pourrait empêcher ceux-ci de s'identifier sans autre à l'Umma, la communauté musulmane. Pour ouvrir l'avenir, il faut donc briser le cercle de la peur :

- en établissant entre toutes les Eglises antiochiennes une communion dans la charité qui remplacera la méfiance par la confiance ;
- en restaurant en profondeur l'unité antiochienne sur la base de la foi en l'Eglise locale à partir des noyaux où cette unité est considérée comme n'étant pas dépendante d'une solution sur le plan mondial ;
- en demeurant pleinement l'Eglise des Arabes, capables de positions créatives devant les problèmes de la modernité et notamment de l'arabité.

- Vers une communion dans la charité

A l'origine de chaque rupture de l'unité antiochienne, on observe un reflux de la communion de charité. Ce n'est pas tellement une différence doctrinale qui provoque la rupture - cette différence pourrait trouver place dans une approche "plurielle" de la vérité -, c'est la rupture elle-même, comme échec de l'amour, qui se trouve après coup une justification doctrinale, jusqu'à ce que la séparation cristallise dans une structure canonique parallèle...

C'est pourquoi, me semble-t-il, le point de départ de la nouvelle unité antiochienne doit être collégial, doit être synodal. Chercher la communion de la charité, ce serait tout simplement mettre en oeuvre le charisme propre à l'épiscopat, qui est un charisme d'agapé : dans l'Eglise ancienne, on appelait agapé, caritas, la communauté autour de son évêque et l'on tenait qu'elle manifestait en plénitude l'Una Sancta, mais dans la mesure seulement où elle était en communion avec toutes les autres ! Aujourd'hui, dans l'espace antiochien, trop d'efforts pastoraux ne portent guère de fruits parce qu'ils restent isolés, parce que les évêques de chaque obédience agissent comme s'ils étaient seuls, alors que les cinq Eglises connaissent, nous l'avons dit, une imbrication inextricable.

De tout cela, de toutes ces actions concurrentes ou disparates, de toutes ces actions sans amour, de tous ces péchés contre l'amour, il faut nous hâter de nous repentir. Nous devons apprendre à faire place dans notre coeur aux frères chrétiens qui vivent un peu différemment leur foi, nous devons apprendre à les aimer dans leur différence, pour autant que celle-ci engage la vie et n'est pas simple négation de l'autre, nous devons laisser la bonté de l'Esprit nous envahir et ne pas mettre de conditions à l'amour : l'amour n'est vrai que s'il est sans conditions. Les cinq patriarches d'Antioche doivent se rencontrer, encore et encore, ils doivent faire ensemble l'apprentissage de l'amour et donc d'un service commun.

Regardez : le patriarche syrien-orthodoxe et moi sommes virtuellement en communion de foi. Dès 1972, nos théologiens l'ont dûment constaté. Pourtant cela n'a pas entraîné ipso facto une reprise de communion plènière. Nous sommes, tous les deux, en train d'implorer une audace qui nous permettra de traduire cette unité dans une convivialité plus évidente. Et cet apprentissage, pouvons-nous le faire seulement à deux ? Ce que j'espère ici c'est que les Eglises rattachées à Rome veuillent en profondeur exprimer de quelque manière l'unité antiochienne.

Il semble que ces Eglises attendent de Rome seule qu'elle résolve elle-même son conflit dogmatique avec l'Orthodoxie. Il est vrai que nous sommes engagés sur cette voie avec les autres orthodoxes du monde. Le dialogue ici, au moins à cause de la procédure adoptée par les deux Eglises, est d'une exceptionnelle lenteur.

L'Orthodoxie a décidé de dialoguer en corps avec Rome. Le monde orthodoxe se sentant menacé, exposé à l'effritement se présente comme un tout. L'autocéphalie ne semble s'affirmer que dans les relations interorthodoxes ou dans la vie interne des Eglises. Le caractère organique de chaque Eglise orthodoxe locale qui lui permet d'agir dans la fidélité à l'Esprit ne nous amène pas encore à la grandiose liberté dans le face-à-face fraternel avec Rome.

De l'autre côté comment Rome comprend-elle la liberté des Eglises orientales qui lui sont rattachées ? Sont-elles des Eglises organiques qui réagissent et pensent à partir de leurs traditions anciennes ? Sont-elles sensibles au fait que le témoignage est inséparable de l'unité vécue sur le plan local ? Y a-t-il réellement place dans une ecclésiologie universaliste pour l'Eglise locale ? Pour nous, il y a un malaise, voire une incohérence entre les positions toujours traditionnelles de Rome et ce qu'elle avance timidement au sujet de la collégialité.

Nous sommes prêts, quant à nous, dans l'espace antiochien à aller loin dans ce que nous avons appelé la pastorale parallèle, prêts à envisager avec les Eglises qui vivent sur notre terre une catéchèse réellement commune, enracinée dans l'Ecriture et nos liturgies, faisant face à nos problèmes communs. C'est à partir d'une pastorale rénovée où la religion levantine folklorique et semi-païenne est vaincue que la Résurrection peut être annoncée avec le même souffle dans nos diverses communautés. Quand les Eglises uniates s'engageront-elles enfin, dans le plein sens de leurs responsabilités, sur les voies d'une théologie animée par leur propres liturgies ? A partir d'une théologie vivante, qui ne craint pas la rencontre profonde avec l'Orient et qui serait investie dans une pastorale rénovée, le dialogue antiochien commencerait à trouver un début d'élaboration. Ces existences voisines que constituent les communautés dans l'Orient antiochien ne connaissent encore que le partage de leurs propres angoisses. Quand le lien entre elles sera-t-il celui de la création où chacun se nourrit de la table spirituelle véritable, où la richesse s'ajoute à la richesse, dans le surgissement des dons ?

Je n'ignore pas, pour autant, le problème épineux de la papauté. Peut-être beaucoup de difficultés seraient aplanies en évacuant la notion même de "l'évêque universel". Il faut certes éviter la confusion entre la fonction du patriarche d'Occident et celle du primat universel. Mais cela reste insuffisant. La notion de ministre de l'unité des Eglises-soeurs qui prévaut dans les textes contemporains en Occident, pour être intelligible en Orient doit se présenter dans un contexte sacramentel. Peut-elle l'être ? C'est uniquement dans le cadre de l'ecclésiologie de communion que les orthodoxes peuvent envisager le contenu de la notion de primat. Partons, de toute manière, du Saint pape Grégoire le Grand qui refusait le titre d'évêque universel et soulignait que la primauté est une sollicitude désintéressée qui entre en jeu quand on fait appel à elle, mais n'a rien d'une centralisation organisée et imposée.



Il s'agirait, en revenant toujours à l'espace antiochien, non pas de voir ce qu'on ferait de nos diverses Eglises locales à partir de la pratique actuelle de la papauté ou à partir des recherches tâtonnantes des théologiens de la primauté. Il faudrait bien au contraire poser la réalité sacramentelle et donc résurrectionnelle de l'Eglise locale et partir de la symphonie grandissante de ces communautés locales pour aborder ensemble la question de la fonction de l'évêque de Rome.

- La recherche d'une véritable communion de foi

Pour la recherche d'une communion de foi, les données du problème semblent dépasser largement le cadre antiochien. Trois familles doctrinales, d'importance mondiale, se rencontrent dans ce cadre : les orthodoxes, les catholiques et les pré-chalcédoniens. Faut-il donc attendre des solutions globales ? En réalité, en ce qui concerne les pré-chalcédoniens, il règne chez eux comme chez nous un sentiment d'appartenance à Antioche, l'unité de la langue, une spiritualité commune tels que la reconstitution de l'unité de la famille pré-chalcédonienne telle qu'elle fut tentée depuis deux décennies nous semble une solution plus abstraite que la solution concrète de diverses unions régionales en profondeur. L'Eglise locale partagée ou non résoudrait ses problèmes dans l'orthodoxie de la foi puisqu'elle est la première concernée, parce qu'elle fait face dans sa chair à cette épreuve de la division. De la même manière, l'Eglise copte traiterait directement avec le patriarcat grec d'Alexandrie. Pour dire le moindre, cette approche serait canoniquement et théologiquement aussi valable que l'approche de l'universalité byzantine faisant face à l'universalité monophysite.

Peut-on dire la même chose des rapports entre nous et les catholiques d'Orient ? Il nous faut constater que pour longtemps, si les difficultés dogmatiques étaient aplanies, le problème canonique de l'unicité du siège n'en serait pas résolu pour autant. Pour très longtemps encore, l'unité de l'évêque dans un même lieu ne serait pas acceptée et donc l'unité eucharistique en serait troublée. La pluralité rituelle n'apporterait pas mécaniquement la solution car les églises appelées rites

■ dans le sens juridique du terme par le mouvement uniate resteront pour longtemps encore sous le poids de l'ethnicité et la recherche fiévreuse de l'identité culturelle.

Mais cette diversité nous a formés pendant des siècles à l'acceptation d'une certaine pluralité.

Déjà au 11ème siècle, écrivant au patriarche de Constantinople qui venait de rompre sa communion avec le légat du pape, le patriarche Pierre III d'Antioche lui conseillait de renvoyer "les barbes aux barbiers" estimant que la seule difficulté réelle, celle du Filioque, loin de compromettre radicalement l'unité, ne pourrait trouver de solution que dans une communion maintenant :

- 1) la distinction du fondamental et du secondaire
- 2) la mise en discussion oecuménique des difficultés subsistantes à la lumière de la communion rétablie à partir de ce fondamental.

Au 5ème siècle, c'est le problème de l'unité du Christ-Vrai Dieu et Vrai Homme, qui se posait. Il a fallu quinze siècles - explicables, il est vrai par un long gel historique - pour décider, notamment lors de la rencontre de Balamand, en 1972, l'unité réelle de foi entre Chalcédoniens et Pré-Chalcédoniens. On a compris enfin qu'il s'agissait, nous l'avons dit, de deux structures de conceptualité, et que le même mot - *physis*, nature - n'avait pas le même sens d'un côté et de l'autre. Par ailleurs, la question du Filioque semble avoir avancé, comme l'ont montré les récents colloques de Klingenthal : on a pu relever que la processio latine originelle et l'ekporeusis grecque relevaient de deux approches conceptuelles et contemplatives qui étaient loin de coïncider et, de ce fait, étaient moins contradictoires qu'on ne l'avait pensé. Depuis, le congrès de pneumatologie tenu à Rome l'an dernier devait s'occuper de ce problème. Et il a émis le vœu que les églises latines aient la faculté de ne pas réciter le Filioque à la liturgie.

Les actes du congrès n'ont pas été publiés et ce voeu n'a pas été encore exaucé.

On pourrait commencer au Proche-Orient à ne pas user du Filioque selon l'usage répandu autrefois chez les uniates d'Europe orientale. Or, chez nous, les Eglises unies sont immanquablement filioquistes aussi dans l'usage liturgique. C'est certainement, à partir du symbole récité selon la formulation conciliaire ancienne que la rencontre théologique pourrait se produire. L'affirmation du Père comme source de l'Esprit et de la création, le caractère réellement hypostatique de l'Esprit Saint, la Trinité indivise et jaillissante dans son unité et sa distinction tout cela est le fondement même de notre vie.

C'est uniquement à partir du mystère de l'Esprit et de l'eucharistie que toute approche de la doctrine de la primauté peut être observée. Historiquement l'Orthodoxie court le risque du provincialisme, de la fragmentation, de la confusion de ce qui est de foi avec ce qui est de la matière et de la culture.

Le fait qu'elle ait vécu pendant de longs siècles l'impossibilité de s'exprimer librement ne lui a pas permis de développer harmonieusement tout ce qu'elle porte de promesse mais elle cherche, non contre la Papauté, une expression renouvelée de son unité. Le catholicisme qui s'est développé avec plus de liberté, dans des conditions culturelles et économiques très favorables, dans le souci considérable de l'éthique, mais dans le risque de la centralisation, de l'uniformité, de la domination et la difficulté de prendre en compte toute la diversité des cultures pourra-t-il présenter à l'orthodoxie un visage de la primauté auquel elle peut devenir sensible, c'est-à-dire un visage où elle se reconnaîtra toujours ? Pour nous, il n'y a pas de doute que la structure sacramentelle de l'orthodoxie, son ecclésiologie fondamentale, sa vie de prière, sa théologie mystique, c'est-à-dire sa réalité propre dégagée du poids de l'histoire peuvent être reconnus par la catholicité romaine comme venant du Christ et de son Esprit.

La primauté pourra-t-elle être retenue en dehors de son caractère canonique et historique, de ses avantages dans la réalité historique ? Par ailleurs comment peut-elle être exercée d'une manière harmonieuse dans une Eglise divisée ?

Autant de questions angoissantes qui ne peuvent trouver de réponse possible que dans l'unité retrouvée. Mais comment la retrouver sinon en partant du principe de discernement posé par le concile des Apôtres à Jérusalem : "Ne rien imposer au-delà de ce qui est nécessaire" (Ac 15, 28).

On pourrait alors distinguer, d'un côté le kérygme, de l'autre les développements ultérieurs réalisés par chaque Eglise au temps de la séparation.

Les dogmes proprement kérygmiques, sur lesquels on ne peut transiger, encore qu'il faille sans cesse les actualiser, ce sont, me semble-t-il, les définitions des Sept Conciles OEcuméniques tenus à l'époque de l'Eglise indivise. Il faudra montrer aux Pré-Chalcédoniens que les 5ème et 7ème Conciles complètent Chalcédoine dans le sens qui leur est familier, celui d'une christologie énergétique. Il faudra demander aux Eglises unies à Rome de reprendre pleinement conscience des implications de ces deux conciles. Rien de tout cela ne dépasse l'effort, qui nous est sans cesse demandé, pour montrer que ces dogmes, rédigés dans une perspective apophatique, constituent plus que jamais aujourd'hui des supports de contemplation.

Quant aux développements plus tardifs, ne pourrait-on dire qu'ils ont (ou qu'ils ont eu) valeur pour telle Eglise dans un tel contexte historique et culturel, mais ne peuvent s'imposer de manière contraignante à d'autres Eglises dont le contexte est différent ? On trouverait par exemple des doctrines plutôt "mystiques", qui suggèrent non le kérygme, mais la voie pour l'intérioriser, non le comment du "Dieu s'est fait homme", mais le comment de "l'homme se fait Dieu". Je pense surtout aux définitions palamites du 14ème siècle. Pareilles définitions sont à proposer, non à imposer, nous sommes ici aux limites de l'ineffable, et ce sont surtout les expériences spirituelles qu'il faudrait humblement

confronter. Sans doute alors la convergence s'imposerait entre la tradition foisonnante de la grande mystique occidentale et la distinction palamite justement exposée : car il ne s'agit pas de deux parties en Dieu, mais du Dieu tout entier inaccessible qui, tout entier, par folie d'amour, se rend participable .... Ne nous laissons pas piéger par les mots : la théologie nestorienne semble privilégier l'éthique, non la mystique ; or Saint Isaac le Syrien était nestorien ! La diversité antiochienne nous interdit, comme l'apophasisme, toute clôture orgueilleuse du langage !

"Tout se tient" me diront ici les orthodoxes sourcilleux. Certes, tout se tient dans la nef de l'Eglise : mais il faut avouer que l'étanchéité de la cale est plus importante que le dessin du bastingage ou la forme des voiles ...

Ainsi serons-nous amenés, comme l'avait fait Paul VI en 1974, pour le cinquantième centenaire du concile de Lyon, à distinguer les conciles proprement oecuméniques de l'Eglise indivise, et les conciles généraux tenus ensuite par tel ou tel patriarcat. Pour ceux-ci, les Eglises qui n'y ont pas participé ne peuvent être, ipso facto, excommuniées quand elles ignorent leurs décisions.

Les définitions des conciles généraux en Occident ne sauraient être ainsi proposées aux Orientaux que comme des théologoumènes, c'est-à-dire des opinions théologiques libres et non contraignantes. En Orient, les conciles palamites n'ont pas formellement ou canoniquement valeur de dogme quoiqu'ils soient fondés dans la théologie antiochienne dès le 3ème siècle et incontestablement depuis Saint Basile. On ne peut donc pas inférer que l'Orient ait été partiel et unilatéral. Malgré cela, nous sommes prêts en vue de l'amour à ne pas soulever cette question dans l'immédiat.

Cette expérience de la communion kérygmaticque si elle était partagée par l'orthodoxie et les Eglises unies à Rome dans l'espace antiochien serait-elle concevable ? Ces Eglises unies iraient-elles plus vite que

Rome avec la bénédiction même de Rome pour tenter à notre égard une audace impensable ?

Avec les Eglises Pré-Chalcédoniennes formellement plus éloignées de nous que l'Eglise catholique romaine, nous pratiquons ici ou là une ouverture "économique". Nous avons desservi des communautés arméniennes, syriennes, émigrées sans leurs prêtres pendant des décennies entières. Nous les sentions d'emblée, spontanément comme des frères appartenant à la grande famille de l'Orient chrétien, animés par la même vie mystique, la même intelligence des sacrements. Seule la convivialité vraie, dans un service de charité ou d'enseignement qui ne veut pas récupérer l'autre, dans l'absence totale d'hégémonie sociale, dans le renoncement au prestige et à la gloire visible des chrétiens constitue le cadre évangélique où ces questions sont posées. Sans oublier le critère décisif, celui de l'expérience liturgique et mystique, celui, ultérieurement, du martyre individuel ou collectif.

#### - L'Eglise des Arabes

L'esprit souffle dans l'Eglise, non seulement pour préserver et transmettre, mais surtout pour correspondre aux angoisses et aux recherches de notre temps. Les deux mystères inséparables de l'Uni-Trinité et de la Divino-humanité permettront à un christianisme remembré de servir l'unité diverse des hommes, d'une part d'assumer les explorations du divin réalisées par les Orientes - du soufisme au védântâ, d'autre part d'assumer les explorations de l'humain réalisées par la modernité occidentale qui devient aujourd'hui planétaire.

Plus précisément, pour nous, Eglise des Arabes en voie d'unification, notre "signe des temps", sans conteste, est l'Islam. Aujourd'hui, le monde musulman ne voit pas au milieu de lui l'Eglise du Christ, mais une poussière de dénominations chrétiennes, dont la sociologie, qu'il connaît bien, lui masque le visage du Christ, qu'il croit mieux connaî-

tre puisqu'il pense que seul le Coran dit la vérité de Jésus, prophète non crucifié. La division des chrétiens prive l'Eglise de sa signification. Prions pour que l'avènement de l'Eglise des Arabes place au milieu d'eux l'énigme de la croix vivifiante, c'est-à-dire l'énigme de l'amour total.

Et certes, tout d'abord, des relations renouvelées entre chrétiens et musulmans se fonderont sur le sens de la transcendance divine, qui fait la transcendance de l'homme, "image de Dieu" pour les uns, "vicaire de Dieu" pour les autres, et doit lui permettre de maîtriser le monde des objets sans s'y asservir.

Mais plus profondément, face à un Islam qui se cherche comme à une modernité qui s'angoisse, c'est une immense catharsis évangélique qui s'impose.

Une liturgie renouvelée, un monachisme dépouillé, l'accent mis sur le mystère de Marie, le service presque silencieux de la vie au coeur même de l'arabité, voilà les signes que Dieu attend de nous pour révéler qu'il est amour et, comme le disait un "moine de l'Eglise d'Orient", "un amour sans limites". "L'extase muhammédienne, écrivait Massignon, a consisté à faire le tour de l'inaccessibilité de Dieu". A l'Eglise des Arabes de témoigner que l'Inaccessible est aussi l'Amour crucifié. Et le message vaut pour l'homme de la modernité, si nu devant l'horreur et la mort : mystère du Dieu souffrant crucifié sur tout le mal du monde et nous rejoignant dans l'horreur pour subvertir dès maintenant la mort et rendre à l'homme, sous les souffles et les feux de l'Esprit, sa vocation de créateur créé.

Mes amis catholiques, mes amis protestants : ces exigences d'une spiritualité créatrice devraient nous conduire à une situation pré-conciliaire, à l'échelle antiochienne d'abord, à l'échelle universelle ensuite. N'entendons-nous pas, à travers sa dérision même, l'homme du néant nous dire : Assez ! Assez, cessez de jouer avec ce feu, cet Esprit de feu et de lumière dont vous parlez mais qui ne semble guère

vous brûler ! On ne joue pas avec le feu. Ou bien on l'éteint, ou bien on s'y jette pour qu'il embrase l'Eglise entière et, par elle, l'humanité et l'univers.